

Report of the Annual Meeting Rapports annuels de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

La mise en culture de terres nouvelles dans la France médiévale : problèmes de méthode

R. Sanfaçon

Volume 42, numéro 1, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300622ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300622ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sanfaçon, R. (1963). La mise en culture de terres nouvelles dans la France médiévale : problèmes de méthode. *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, 42(1), 152–161.
<https://doi.org/10.7202/300622ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1963

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA MISE EN CULTURE DE TERRES NOUVELLES DANS LA FRANCE MEDIEVALE: PROBLEMES DE METHODE

R. Sanfaçon
Université Laval

La magistrale synthèse toute récente de Georges Duby sur *l'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*¹ nous donne les hauts et les bas de l'évolution démographique du moyen âge. Robert S. Lopez dans son livre sur *la naissance de l'Europe* a même étendu notre vision à tout le continent eurasiatique et établi des parallèles entre les épidémies qui ont ravagé et la population de l'Empire romain et celle de la Chine de la fin du IIe siècle au milieu du VIIIe siècle². Mais dès le Xe siècle, un renouveau démographique se fait sentir en Europe, probablement favorisé par l'arrêt des invasions scandinaves, hongroises ou sarrasines. Cet essor démographique a été particulièrement étudié pour les villes³, qui, anciennes ou neuves, prennent alors dans leur développement une configuration et une orientation qu'elles gardent encore de nos jours très souvent. Cet essor démographique, on l'a aussi remarqué dans les anciens villages qui se dédoublent ou s'agrandissent notamment autour des châteaux ou des grands monastères⁴. A la fin du XIIIe siècle et au début du XIVE, la population de la France était à peu près celle d'avant la révolution de 1789⁵.

On a expliqué ce déploiement sans précédent de la vie humaine en Europe par des innovations techniques. L'utilisation de meilleurs attelages, le recours à des rotations plus savantes des cultures, à des labours plus fréquents, ont sans doute permis d'obtenir des anciens sols cultivés de la nourriture supplémentaire pour les nouvelles bouches⁶. D'ailleurs, des études personnelles sur le Haut Poitou m'ont permis de constater que dans de larges terroirs où toutes les terres avaient été vraisemblablement cultivées dès l'antiquité, la population avait peut-être doublé du Xe au XIIIe siècle⁷. On a voulu observer de près la production des

¹ Paris, Aubier, 1962, 2 vol. ("Collection historique" dirigée par Paul Lemerle).

² Paris, A. Colin, 1962. ("Destins du Monde", t. 6), pp. 37 et 89.

³ On verra notamment François-Louis Ganshof, *Études sur le développement des villes entre Loire et Rhin au moyen âge*, Paris et Bruxelles, 1943.

⁴ Voir notamment Gabriel Fournier, *Le peuplement rural en Basse Auvergne durant le haut moyen âge*, Paris, P.U.F., 1962. Nous avons fait des études analogues pour le Haut Poitou dans un travail à paraître bientôt.

⁵ R. S. Lopez, *op. cit.*, p. 401. Nous avons dénombré aussi dans un censier du début du XIVE siècle une population alors aussi dense que de nos jours dans quelques villages poitevins, R. Sanfaçon, *Une dépendance de l'abbaye bénédictine de Nouaillé en Poitou, la seigneurie de Jouarene du VIIIe au XVe siècle*, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4e série, VI, 1961, p. 175.

⁶ G. Duby, *op. cit.*, pp. 170 à 202.

⁷ Thèse présentée à l'École pratique des Hautes Etudes de Paris sur *les défrichements en Haut Poitou du Xe au XIIIe siècle*. A paraître.

sols. Le paysan carolingien aurait été heureux d'une récolte qui aurait tout au plus doublé sa semence, tandis que les traités d'agriculture anglais du XIIIe siècle parlent de rendements allant jusqu'à quatre, cinq ou huit fois la semence. En réalité, s'il y eut progrès, il semble qu'il ne faudrait rien exagérer et que le paysan moyen du XIIIe siècle ne pouvait guère s'attendre à récolter plus de trois ou quatre fois sa semence, en général⁸.

Dans ces circonstances, c'est donc surtout en ouvrant de nouvelles terres à la culture qu'on est arrivé à nourrir une population montante. Bien plus, les défrichements des régions boisées, l'assèchement de terres continuellement ou chroniquement inondées auraient été non pas une cause, mais une conséquence de la poussée démographique. Des problèmes nombreux se posent alors. Quels furent les initiateurs des défrichements? Peut-on parler d'une réelle amélioration du niveau de vie? Ce sont là autant de questions complexes qui méritent d'être traitées en elles-mêmes.

Etant donné le bref laps de temps qui est mis à notre disposition, nous avons cru bon de limiter l'objet de la présente communication à l'étude de l'extension matérielle des cultures dans la France du Xe au XIIIe siècle. Bien plus, M. Duby ayant déjà donné dans son livre de bonnes indications sur la dimension des terroirs réellement mis en culture du XIe au XIIIe siècle en France⁹, nous sommes justifié de penser surtout aux recherches à venir et d'essayer de déterminer de quelle façon et dans quelle direction, surtout, ces recherches devraient être conduites.

Dès le départ, on conçoit qu'aucune méthode d'investigation ne doit être négligée. Nous les passerons donc toutes en revue les unes après les autres, en essayant de préciser chaque fois, autant que possible d'après nos expériences personnelles, ce que l'on peut attendre des unes et des autres.

1. La toponymie

Des travaux très sérieux sur l'histoire du peuplement ont été publiés en France, qui tiennent compte surtout de la toponymie. Le plus célèbre est certainement celui d'André Déléage sur la Bourgogne¹⁰.

⁸ G. Duby, *op. cit.*, pp. 85 et 184 à 191. Des travaux en cours sur les documents précis de l'évêché de Winchester en Angleterre devraient peut-être nous donner une image encore plus juste des choses.

⁹ *Op. cit.* Quelques travaux anciens, pourtant très intéressants, ont été oubliés cependant dans la bibliographie relative à la France. Citons, en tout cas, Etienne Clouzot, *Les marais de la Sèvre niortaise et du Lay du Xe à la fin du XVIIe siècle*, dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2e série XXVII, 1903. D'autres travaux sont parus depuis: G. Fournier, *Op. cit.* Roger Livet, *Habitat rural et structures agraires en Basse Provence*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1962. (Publications des Annales de la Faculté des Lettres).

¹⁰ *La vie économique et sociale de la Bourgogne dans le haut moyen âge*, Mâcon, Protat, 1941, 3 vol.

En faisant une étude exhaustive de tous les noms de lieu de la Bourgogne, cet érudit trop vite disparu est arrivé à des conclusions fort intéressantes sur l'état du peuplement pendant l'antiquité et le haut moyen âge. De même, Georges Duby a relevé un grand nombre de toponymes médiévaux autour de la forêt de Rambouillet et a pu conclure à une grande extension des cultures dans cette région du XIe au XIIIe siècle¹¹ (Planche I).

Mais cette méthode n'est valable, à notre avis, qu'à la condition de jouer sur les grands nombres, où on peut espérer que le hasard des changements des noms de lieu aura moins de prise. Car, en réalité, les noms de lieu ont été souvent moins stables qu'on ne le dit. De nouveau, après bien d'autres, Roger Livet dans son étude sur la Basse Provence a fait de telles constatations. Nous extrayons de son livre le passage suivant: "Il faut faire remonter les origines de Saint-Rémy à l'oppidum ligure de Glanum. Les fouilles ont attesté l'existence successive dans le même site d'un culte gaulois, d'une cité hellénistique, d'une ville gallo-romaine. L'étiquette chrétienne est apparue tardivement sur l'une des plus anciennes agglomérations provençales. A l'inverse, il n'est pas sûr que Berre, dont le toponyme est indubitablement pré-indo-européen, ait été occupée en permanence depuis la pré-histoire. Les premières preuves de la présence humaine sont ici médiévales. Quant aux appellations dont se parent les mas isolés, rien ne paraît plus fallacieux, quand on s'aperçoit qu'en Provence, ils changent fréquemment de nom avec leur propriétaire."¹²

On le voit, l'étude d'un très grand nombre de noms de lieu dans une région donnée peut apporter une impression d'ensemble valable sur l'histoire de son peuplement général, mais on ne peut par exemple affirmer avec toute certitude qu'un terroir précis au nom récent a été occupé récemment.

2. La toponymie, les textes médiévaux contemporains des défrichements et la carte d'état-major

En fait, on ne pourra être absolument certain de la date de la mise en culture d'un territoire donné que si un texte explicite vient nous l'apporter. Alors, on pourra en profiter pour étudier les toponymes environnants et essayer de déterminer un peu mieux que ne le dit le texte quels secteurs on a vraiment cultivé à ce moment.

D'ailleurs, à ce stade de la recherche, il est à peu près indispensable d'utiliser la carte d'état-major au 1: 50 000e, qui permettra de localiser les bois, les landes, l'habitat et les champs cultivés actuels. On pourra ainsi voir concrètement où en étaient les cultures au moyen âge

¹¹ Georges Duby et Robert Mandrou, *Histoire de la civilisation française. Moyen âge — XVIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1958, p. 83.

¹² *Op. cit.*, p. 171.

et les comparer à leur développement actuel. C'est la méthode que nous avons utilisée constamment dans notre étude sur le Haut Poitou et nous pouvons en donner les avantages et les inconvénients.

Cette méthode s'avère très utile là où de nos jours il y a encore des bois dans les zones décrites par les documents médiévaux, Ainsi, près de Poitiers, autour de la grande forêt de Moulière, les petits hameaux de Frouzille, de Coulin, de la Cheneau et de la Pau, qui sont aujourd'hui encore à l'orée des bois, existaient déjà au XIII^e siècle (Planche II). De même, le terroir de la commune de Bouresse au sud de Poitiers avait sans doute atteint au XIII^e siècle les dimensions qu'il a toujours, puisqu'on y a défriché alors le hameau de l'Épinet, qui, au XVIII^e siècles, d'après la carte de Cassini, se trouvait encore en bordure des landes (Planches III et IV).¹³

Ailleurs, cependant, cette méthode n'apporte guère de résultats. Quelques essarts sont signalés, par exemple, autour de Thouars aux XII^e et XIII^e siècles. Or il ne reste de nos jours dans ces régions absolument aucun bois, ou à la rigueur quelques petits bosquets. Comme les documents ne situent pas avec assez de précision l'emplacement des défrichements, on ne saurait dire si les bois qu'on défrichait au XIII^e siècle sont les simples boqueteaux que nous observons maintenant ou des bois alors beaucoup plus vastes.

A cette restriction près, cependant, il faut convenir que la carte d'état-major permet dans de très nombreux cas de se rendre compte de l'étendue précise des cultures médiévales. Et c'est là une méthode de recherche qui pourra et devra être utilisée dans de nombreuses régions encore.

3. *Les structures agraires actuelles, la photographie aérienne*

Cependant, cette méthode ne permet pas de connaître les lieux de défrichements, partout où il n'y a pas de textes pour les signaler. Or M. DUBY dans sa synthèse remarquable a émis des hypothèses d'ensemble sur l'histoire des défrichements en Europe occidentale et croit déceler trois étapes chronologiques, qui correspondraient aussi en général à l'établissement de structures agraires différentes. Nous citons son texte : "L'élargissement des clairières primitives, oeuvre surtout paysanne et menée dans le cadre de la communauté du village, paraît avoir débuté ici et là dès le Xe siècle ; il se peut même que cet essor ait prolongé directement, en certains cas, une lente expansion antérieure. Encouragée par les hauts seigneurs, la fondation de villages neufs commença plus tard dans la plupart des régions, et il faut sans doute placer entre 1150 et 1200 le moment de plus grande intensité de cette seconde vague. Enfin, une troisième période se caractérise par un ralentissement progressif mais dans certaines régions fort brusque. L'Alle-

¹³ Les références à ces textes seront données dans notre livre à paraître.

magne du Nord-Ouest mise à part, où de nouveaux villages se formèrent alors, les seuls progrès notables qui se manifestent encore en quelques zones forestières paraissent liés au peuplement dispersé et à l'essor de l'activité pastorale". Résumons en quelques mots: d'abord, une extension des anciens terroirs cultivés (depuis le Xe siècle), ensuite la fondation de nouveaux villages (XIIe siècle), puis la construction de fermes isolées avant l'arrêt complet (XIIIe siècle). M. Duby est prudent: "Dresser ce schéma problématique, c'est bien sûr inviter immédiatement à le rectifier et, s'il le faut, à le détruire"¹⁴.

Mais comment étudier les structures agraires de cette époque? M. Duby a donné des indications: "la démarche la plus féconde serait sans doute de confronter, dans les régions où la documentation textuelle est la moins clairsemée, les données sûres et de stricte chronologie que fournissent des actes écrits à celles que l'on peut dégager en observant le paysage actuel. Peut-être parviendrait-on de cette manière à isoler certains types topographiques et toponymiques régionaux, en les datant de façon certaine."¹⁵ L'auteur illustre même la méthode qu'il préconise en utilisant cartes d'état-major, photographies aériennes et textes du XIIIe siècle, se rapportant à la forêt poitevine de Moulière dont nous avons déjà parlé¹⁶.

Or cette méthode, à notre avis, n'est recommandable que si l'étude est très prudente, c'est-à-dire que si l'on a constamment présent à l'esprit que le paysage actuel peut être le résultat de modification postérieures aux XIIe et XIIIe siècles et ne correspondre que très imparfaitement à l'état des lieux organisé par les défrichements médiévaux. En Angleterre, où la révolution des enclosures a chambardé la plupart du temps les structures agraires médiévales, on est forcément bien muni contre un tel danger. En France, le paysage actuel semble souvent correspondre au paysage décrit (très grossièrement, on ne saurait trop le dire) par les textes médiévaux. Cependant, les études des géographes nous obligent à nous méfier. André Meynier dans son petit livre sur *les structures agraires* insiste continuellement sur la mobilité des paysages agraires de France au cours des siècles¹⁷.

Bien plus, la relative stabilité du paysage français ne serait qu'un piège tendu au médiéviste. L'enquête menée par Jean-Paul Barry et Emmanuel Le Roy Ladurie dans quelques garrigues du Languedoc montre que le paysage agraire est stable essentiellement dans les zones

¹⁴ *L'économie rurale...*, t. I, p. 169.

¹⁵ *Idem*, p. 144.

¹⁶ *Idem*, p. 328 à 331.

¹⁷ Paris, A. Colin, 1958. Citons à titre d'exemple: "Nos champs ouverts n'ont acquis leur allure artificielle que depuis peu de siècles. En Alsace, c'est au XVIIe et au XVIIIe siècle seulement qu'un "nettoyage" les a privés des buissons, bosquets ou arbres isolés qui les parsemaient", p. 108. Et dans la conclusion générale: "On ne peut d'abord échapper à la notion d'évolution. Personne ne pense plus aujourd'hui à l'immobilité des formes agraires", p. 189.

de très ancienne culture, là où les terres sont d'excellente qualité. Au contraire, les zones gagnées par les défrichements des Xe et XIIIe siècles sont vite abandonnées, puis reprises (et par conséquent transformées souvent) selon que la conjoncture économique est plus ou moins favorable¹⁸ (Planche V).

Il n'en va guère autrement en Poitou, semble-t-il. Des études rapides de quelques géographes nous font bien observer quelques retouches dans la physionomie du paysage agraire, mais elles ont raison de conclure à une stabilité d'ensemble¹⁹. En réalité, ici aussi, le phénomène est assez trompeur. Dans les pays de brandes du Poitou, ces régions les moins bien favorisées par la nature, là où les textes du moyen âge attestent le plus grand nombre de défrichements jusqu'à la fin du XIIIe siècle, les travaux précis de Paul Raveau sur le XVIe siècle ont révélé de profondes transformations. Citons seulement le passage suivant : "Cette région Montmorillonnaise a été complètement transformée. Les tenures ont été réunies, fondues les unes dans les autres et presque tous les villages ont fait place à de vastes domaines. Une ferme de quarante hectares constitue actuellement dans le Montmorillonnais une petite métairie, la moyenne des exploitations rurales y est de plus de 60 hectares et celles de 80 et de 100 hectares s'y rencontrent très fréquemment. La brande a été presque entièrement défrichée, c'est là ce qui explique la vaste étendue de ces exploitations ; il convient d'ajouter que ces défrichements n'ont été effectués que dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais que, longtemps avant ce défrichement, les villages avaient été transformés en métairies, mais en métairies alors d'une importance moindre qu'elles ne le sont de nos jours".²⁰ Les transformations entrevues par Paul Raveau ne sont donc pas superficielles. Elles impliquent des regroupements des parcelles de terre et une transformation de l'habitat. Et les études récentes du docteur Louis Merle sur une autre région poitevine relativement pauvre, la Gâtine, veulent démontrer que le bocage avec ses enclos d'arbres et de haies n'a été édifié dans cette région qu'au XVIe siècle²¹.

4. *L'histoire verticale*

Que conclure de tout ceci, sinon que les méthodes proposées par M. Duby, celles de l'observation attentive du paysage actuel, sont bonnes, mais peut-être surtout pour les zones les plus riches, celles qui avaient été défrichées avant le XIe siècle. Pour retrouver les structures

¹⁸ *Histoire agricole et phytogéographie*, dans *Annales, E.S.C.*, 17, 1962, pp. 440s.

¹⁹ R. Grosbois, *La densité de la population dans les pays de brandes du département de la Vienne en 1846 et en 1946*, dans *Noroi*, II, 1955, pp. 209 à 222. André Jollet, *Evolution du paysage rural du département de la Vienne de 1830 à nos jours*, dans *Noroi*, III, 1956, pp. 305 à 316.

²⁰ *L'agriculture et les classes paysannes. La transformation de la propriété dans le Haut Poitou au XVIe siècle*, Paris, M. Rivière, 1926, p. 54.

²¹ *La métairie et l'évolution agraire de la Gâtine poitevine de la fin du moyen âge à la Révolution*, Paris, 1958, pp. 76 à 78, 83 à 85.

agaires créées au moyen âge, il faudrait donc dans l'avenir procéder avec beaucoup plus de rigueur qu'on ne l'a fait jusqu'à maintenant très souvent. Lorsqu'il étudie un monument roman, l'archéologue commence d'abord par éliminer toutes les modifications ou restaurations postérieures aux XI^e et XII^e siècles et par reconstituer si possible l'oeuvre d'art dans son état primitif avant de lui donner la place qui lui revient dans l'histoire artistique de son temps, le médiéviste à la recherche des structures agraires créées aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles devra utiliser les travaux des géographes sur les modifications très récentes des structures agraires, modifications qu'il faudra par la pensée éliminer dans les champs étudiés. Si d'autres historiens ne l'ont pas fait avant lui, il devra autant que possible dépouiller un grand nombre de documents écrits ou cartographiques (plans cadastraux anciens notamment) de l'époque moderne et de la fin du moyen âge pour y relever de nouveau toutes les modifications qui ont pu être apportées à l'état des champs et de l'habitat des XII^e et XIII^e siècles. Une fois seulement ces éliminations faites avec autant de précision que possible, il pourra voir quels sont les traits (s'il en reste qui n'aient pas été éliminés comme étant restaurés) qui dans le paysage actuel peuvent correspondre à une création médiévale, à des structures agraires médiévales. Alors seulement, on pourra peut-être vérifier avec certitude les trois hypothèses émises par M. Duby; alors seulement on pourra peut-être, ainsi que le souhaite avec raison M. Duby, déterminer par analogie que des terroirs ont été vraiment mis en culture au moyen âge, pour lesquels cependant nous n'avons aucun texte écrit. D'ailleurs, on aura pris soin de noter au cours de la recherche dans les textes un grand nombre de noms de lieux, denoms de lieuxdits surtout, ces derniers attachés aux groupes de parcelles de la terre, comme on sait. Et lorsque lieuxdits anciens et terroirs "non restaurés" correspondront, on sera en mesure d'en tirer les meilleurs indices qui serviront à l'étude des terroirs moins favorisés par les textes.

Que de telles études soient difficiles, qui voudra le nier? Mais déjà certains travaux ont montré depuis longtemps déjà les avantages d'une "histoire verticale" des terroirs, c'est-à-dire d'une histoire qui pour une région donnée irait des temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Ainsi Roger Dion a pu déterminer que le long de la Loire les seules levées, ou digues qui sont actuellement habitées remontent aux XII^e et XIII^e siècles, les autres étant de création bien postérieure et même contemporaine²². Marc Bloch avait sans doute bien compris que c'était là la seule façon valable de procéder lorsqu'il a envisagé toute l'histoire agraire française depuis les origines jusqu'à nos jours dans dans ses célèbres travaux²³. Et la récente fondation par M. Duby lui-

²² Roger Dion, *Histoire des levées de la Loire*, Paris, chez l'auteur, 10 rue de Benouville, 1961.

même contemporaine²². Marc Bloch avait sans doute bien compris que dont l'objet s'étend à toute agriculture, quel qu'en soit le pays ou l'époque, aidera sans doute à coordonner les travaux dans le sens où nous l'indiquons.

Sans doute, de tels travaux devront-ils souvent être menés par des spécialistes des diverses époques, chacun travaillant une tranche d'histoire. Mais qu'ils soient aussi à la portée d'un seul homme, les exemples déjà cités sont là pour nous le montrer. Et nous pouvons même penser aux jeunes chercheurs de nos universités. En effet, pour éviter qu'ils ne soient écrasés par la masse des documents de toutes les époques, on pourrait leur confier quelques régions plus restreintes qu'on n'a pu le faire jusqu'à maintenant. Mais ces régions seraient mieux choisies, essentiellement en fonction de l'existence des textes médiévaux attestant de larges défrichements.

Cette nouvelle façon de procéder présenterait même des avantages certains pour ceux qui doivent travailler au loin. Alors que pour de vastes régions, il fallait chercher les documents dans de nombreux dépôts d'archives, ce qui nécessitait pratiquement un long séjour en Europe, les documents de régions plus restreintes sont généralement bien groupés dans les archives françaises, et cela pour tous les siècles. Il sera donc facile de faire microfilmer quelques liasses de parchemins et de vieux papiers. Et nos diplômés pourront ainsi conduire, même à distance, des recherches qui, multipliées, devraient apporter avant longtemps quelques uns des résultats les plus sérieux qu'il nous sera jamais donné d'obtenir sur les structures agraires médiévales.

5. *L'enquête sur le terrain: les climats, la nature des sols, l'archéologie agraire*

Mais d'autres méthodes d'investigation, beaucoup plus directes, s'offrent aux historiens de l'occupation de la terre: l'enquête sur le terrain. Là, d'ailleurs, l'historien aura souvent la chance d'avoir été devancé par les géologues et les géographes notamment. C'est ainsi que les climats ont été en général assez bien décrits pour la plupart des régions de France, sauf peut-être dans les pays de montagne où les écarts sont souvent brutaux d'un versant de colline à l'autre et où l'enquête sur place pourra s'imposer²⁴. Ailleurs, on utilisera surtout les travaux récents des géographes, mais on n'hésitera pas cependant à noter toutes allusions des textes anciens aux climats d'autrefois, que l'on soupçonne de s'être modifiés très sensiblement pendant le moyen âge²⁵.

²³ Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, A. Colin, 1952 (1ère édition, 1931). Supplément établi par Robert Dauvergne, 1956.

²⁴ C'est ce qu'a dû faire Roger Livet, un géographe d'ailleurs, en Basse Provence, *op. cit.*, pp. 34 à 52.

²⁵ G. Duby, *L'économie rurale...*, t. II, pp. 547s. Une étude précise a été tentée par J. Titow, *Evidence of Weather in the Account Rolls of the Bishopric of Winchester, 1209-1350*, dans *Economic History Review*, XII, 1959-60, pp. 360 à 407.

D'autre part, malgré les bonnes descriptions que l'on en a souvent, l'enquête sur le terrain pourra s'avérer plus nécessaire lorsqu'on voudra connaître la nature précise des sols et des sous-sols des zones de défrichements médiévaux. Une analyse précise pourra permettre d'expliquer à l'occasion certains traits particuliers des structures agraires, que l'on ne s'attendra pas à retrouver là où les conditions naturelles sont différentes.

Mais de plus, en Allemagne surtout, on a mis au point récemment des techniques nouvelles d'analyse des sols. Dans certaines conditions, en effet, des tourbières fossilisées ont pu conserver des traces de la flore environnante des siècles passés²⁶. Nous n'avons pas personnellement utilisé ces techniques, où la collaboration de botanistes est nécessaire. Pourtant, les avantages en paraissent nombreux. Des analyses en laboratoire permettent de déceler pour chaque couche du sol le pourcentage des pollens d'origine céréalière ou d'origine silvestre. Les résultats obtenus viennent en général confirmer de façon éclatante les conclusions obtenues par le dépouillement des textes. Certains problèmes se posent encore. Ceux de la datation des couches, mais il semble que le carbone 14 apportera quelques précisions supplémentaires (Planche VI). Ceux de l'existence de tourbières appropriées, mais on espère de plus en plus pouvoir utiliser même d'autres sols²⁷.

Enfin, l'archéologie agraire est une science toute jeune, certainement riche d'un grand avenir. On l'a particulièrement utilisée en Angleterre et en Pologne²⁸. D'une part, des photos aériennes prises sous des angles particuliers peuvent permettre de découvrir d'anciens découpages des champs que, sur place, l'on étudiera et essayera de dater. D'autre part, par des séries de textes continus et de toutes époques, on peut obtenir la certitude que des villages ou des fermes ont été abandonnés depuis le moyen âge. On peut alors organiser des fouilles systématiques, là où les ruines semblent indiquer la plus riche moisson de renseignements. C'est ce que l'on a commencé à faire en France, notamment en Provence et en Normandie²⁹.

* * *

²⁶ G. Duby, *op. cit.*, t. I, pp. 143 et 317.

²⁷ "De telles recherches ont longtemps paru impossibles en raison de l'absence des tourbières, sous un tel climat (en Languedoc). Cette difficulté semble aujourd'hui en voie d'être levée, grâce aux analyses effectuées à partir d'échantillons de sols fossiles." Jean-Paul Barry et Emmanuel Le Roy Ladurie, *op. cit.*, dans *Annales, E.S.C.*, XVII, 1962, p. 444, ces deux auteurs basant leurs espoirs sur le travail de A. Pons, *Le pollen*, Paris, P.U.F., 1958, p. 100.

²⁸ G. Demians d'Archimbaud, *L'archéologie du village médiéval: exemple anglais et expérience provençale*, dans *Annales, E.S.C.*, XVII, 1962, pp. 477 à 488. *La deuxième conférence internationale d'histoire économique, Aix-en-Provence, 29 août - 3 septembre 1962*, compte rendu de R. Sansfaçon dans *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. V, 1962, p. 373.

²⁹ Voir note 28 ci-dessus.

Conclusion

Le voyageur averti sait déjà reconnaître dans l'Europe moderne une bonne partie de l'apport considérable du moyen âge. Les cathédrales et les monuments du moyen âge en nombre si important sont facilement distingués de ceux des périodes antérieures ou postérieures. Celui qui connaît un peu l'histoire de l'urbanisme sait déceler dans les plans des villes modernes d'Europe l'empreinte partout présente, souvent, du moyen âge. Déjà, l'on sait que dans les campagnes, des chemins médiévaux très nombreux ont remplacé les anciennes voies romaines. Généralement, dans l'antiquité, seules les terres les plus légères et les plus fertiles avaient été mises en culture en France. Or même dans ces lieux de vieil habitat, les châteaux et les monastères ont rassemblé au moyen âge la majeure partie des populations des anciennes régions romaines et donné à chaque agglomération une importance relative qu'elle conserve très souvent de nos jours. Quant aux vastes forêts qui avaient conservé à la Gaule romaine une partie de son aspect sauvage, c'est encore au moyen âge, du Xe au XIIIe siècle surtout, qu'on les a fait reculer à peu près jusqu'aux réserves qu'elles occupent encore de nos jours.

Mais bientôt, grâce aux possibilités diverses qu'offrent la toponymie, les textes médiévaux et modernes, les cartes anciennes et modernes, la photographie aérienne et l'enquête archéologique, surtout grâce à l'utilisation simultanée de toutes ces méthodes de recherche, on pourra aller plus loin peut-être et déceler plus facilement et plus précisément le rôle sans doute tout aussi important qu'a dû jouer le moyen âge dans la formation du paysage rurale de la France, et des autres pays d'Europe d'ailleurs.